

Les tableaux de chambres de motel...

Où étions-nous quand nos soldats défonçaient la chambre des enfants ?

Philippe Ducros

Numéro 144 (3), 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67746ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ducros, P. (2012). Les tableaux de chambres de motel... Où étions-nous quand nos soldats défonçaient la chambre des enfants ? *Jeu*, (144), 56–59.

PHILIPPE
DUCROS

LES TABLEAUX DE CHAMBRES DE MOTEL...

Où étions-nous quand nos soldats défonçaient la chambre des enfants ?

Ce texte a été écrit en janvier 2011 pour une rencontre de l'Association des compagnies de théâtre (ACT) qui se nommait Réunion de la subversion.

Depuis, un homme s'est immolé en Tunisie. Une vague de mouvements sociaux partout dans le monde s'en est suivie, du prétendu Printemps arabe aux Indignados, en passant par Occupy Wall Street et Occupy Montréal.

Au Canada, il y a eu une motion de défiance à l'encontre du gouvernement minoritaire conservateur pour outrage au Parlement, menant à la dissolution de la Chambre des communes et à la chute du gouvernement. Mais le Parti conservateur est quand même sorti majoritaire aux élections qui eurent lieu dans la foulée.

Puis, il y a eu le mouvement de grèves étudiantes massives et les manifestations historiques du 22 mars, du 22 avril et du 22 mai, où des centaines de milliers de citoyens sont descendus dans la rue pour s'opposer à la marchandisation de l'éducation et à la dilapidation de nos ressources au

profit des multinationales. Ce désaveu du peuple à l'égard de ses dirigeants et de leurs valeurs néolibérales radicales a pris le nom de Printemps érable. Les manifestations se sont multipliées, plus d'une centaine ont eu lieu, la répression policière est devenue de plus en plus violente. En a découlé une loi imposée sous bâillon, la honteuse loi 78, dite loi « spéciale ». Le conflit dure toujours, le mouvement populaire se répercute sur l'ensemble de la vision de notre société, malgré la surdité empreinte de condescendance du gouvernement libéral.

Bref, bien des choses ont changé, creusant le fossé dans lequel s'engouffre la démocratie chez nous. Plus que jamais, l'importance d'une prise de parole de l'artiste est criante.

Il est donc essentiel, pour une bonne lecture de ce texte, de le remettre dans le contexte de l'époque où il a été écrit. Les exemples cités ici peuvent paraître futiles aujourd'hui face à l'ampleur des pertes que nous avons subies depuis, tant d'un point de vue démocratique que de celui des droits de la personne.



David Kelly, sacrifié sur l'autel du dieu Pétrole.

27 août 2003. Isabelle Hachey écrit un article dans *La Presse* intitulé « L'affaire Kelly ». Elle y parle des foules qui se lèvent tôt pour avoir une place au spectacle de la débâcle du British Government, en procès à cette époque, à la suite de la falsification du rapport de David Kelly sur les menaces irakiennes. David Kelly était un expert en armes bactériologiques envoyé en Irak pour savoir s'il y avait des armes de destruction massive. Après avoir déposé son rapport, il a été retrouvé « suicidé » dans sa tente. On connaît la suite : son rapport falsifié par le gouvernement britannique, l'invasion, les années qui passent, le pays embourbé dans la guerre malgré l'épuisement médiatique. Et on sait très bien qu'il n'y a jamais eu d'armes de destruction massive en Irak... autre que le pétrole. L'article en question commençait par : « Oubliez les pièces de théâtre et les comédies musicales du West End. Cet été, le *show* le plus *hot* à Londres prend l'affiche, salle 73 de la Cour royale de justice. » Après la télé-réalité, le Real Theatre : on vient voir le spectacle du mensonge qu'est le théâtre de la politique, et on applaudit. On se fait enculer l'âme et l'on achète des billets pour les représentations. À cette même époque, en 2003, il y a eu une série de huit spectacles de *Star Académie* au Centre Bell. Tous complets.

En 2010, à Toronto, lors du G20, il y a eu la plus grande vague d'arrestations jamais vue au Canada¹. Plus de 1 000 personnes se sont fait fouiller sans mandat, brutaliser, incarcérer. En avril 2010, le gouvernement Harper a coupé l'aide financière à des ONG canadiennes qui facilitaient l'accès aux centres d'avortement dans les pays du tiers-monde. Douze organismes canadiens, des groupes de défense des droits des femmes, ont protesté. Ces groupes ont vu leur propre financement, préalablement approuvé par le fédéral, partir en fumée². Puis il y a le coup d'État au sein des organismes comme Droits et Démocratie pour satisfaire les exigences radicales de la droite conservatrice³, il y a eu les prorogations de notre démocratie lors du scandale des prisonniers afghans⁴, la gifle de l'ONU quand on a perdu notre siège au Conseil de sécurité⁵, Omar Khadr, enfant soldat et dernier Occidental à Guantanamo⁶...

Sources :

1. « Arrestations lors du sommet du G20. La police de Toronto approuve la tenue d'une révision indépendante », <ledevoir.com>, 6 juillet 2010.
2. Hélène Buzzetti, « Ottawa prive d'aide 12 groupes de femmes », <ledevoir.com>, 5 mai 2010.
3. Hélène Buzzetti et Alec Castonguay, « Droits et démocratie. Le président a été jugé trop critique envers Israël », <ledevoir.com>, 11 février 2010.
4. Hélène Buzzetti, « Plus de 100 intellectuels dénoncent la prorogation », <ledevoir.com>, 9 janvier 2010.
5. Jean-Robert Sansfaçon, « Canada-ONU. La honte ! », <ledevoir.com>, 13 octobre 2010.
6. Marie Vastel, « Réinsertion des enfants-soldats : Ottawa adhère, mais dit Khadr coupable », <lapresse.ca>, 5 novembre 2010.

Les raisons de s'indigner sont nombreuses. Et il y a urgence de le faire. Ce sont les fondements mêmes de notre démocratie et des droits humains qui sont menacés en ce moment au Canada. Pourtant, quand les artistes prennent la parole en public, c'est presque systématiquement pour dénoncer le manque flagrant de financement de notre pratique ou la précarité de nos conditions socioéconomiques. Tout ce que le public entend de nous, c'est qu'on veut plus d'argent. Lorsqu'il y a eu les coupes fédérales dans les aides à la tournée, on n'a



Manifestation à Montréal contre la guerre en Irak, le 15 février 2003. © Serge Langlois.



Manifestation lors du Sommet du G20 à Toronto en juin 2010. © Loozrboy.

parlé que des retombées économiques de ces compressions ou de la perte de prestige du Canada sur les scènes étrangères. Lorsqu'on a fait le bilan de ces coupes, un an plus tard, même chose. Or, quand le gouvernement a imposé ces restrictions, on a peu parlé du fait qu'il les a faites au nom des « valeurs canadiennes ». Que c'était un geste idéologique.

Tant qu'on prendra parole uniquement pour se plaindre qu'on fait le plus beau métier du monde dans des conditions économiques insalubres, en oubliant l'épidémie d'analphabétisation au Québec, son taux de suicide, sa corruption et son virage idéologique, tant qu'on ne parlera que de retombées économiques, d'impact financier, tant qu'on utilisera le langage des banquiers, des économistes et des fiscalistes pour s'adresser à notre société, alors on ne restera que les valets du libéralisme, de la globalisation et du capitalisme débridé.

Il ne faut pas en tant qu'artistes revendiquer notre place dans la société. Il faut la prendre.

J'en entends déjà dire qu'on ne peut pas tous faire de la politique... C'est faux. Tout est politique. L'art l'est plus que tout, inévitablement, peu importe qu'il le prétende ou non. Si nos spectacles attaquent des sujets qui semblent politiques dans le sens courant du terme, alors la question ne se pose pas. Mais même quand notre art ne parle pas directement de ces sujets, ça reste un geste politique. Et de l'autre côté des propos et du contenu, de l'autre côté du spectre, le vide reste un *statement* politique. Une prise de parole qui ne dit que le néant, le beau, le conforme, c'est politique, c'est l'acceptation de l'ordre établi, la collaboration. Les spectacles d'humour prémastiqués, les festivals en série, la télé réalité, les *talk-shows*, *Bleu nuit*, le film sur Dédé et Sébastien Ricard qui chante ensuite à *Star Académie*, tout ça, c'est politique. Ce n'est pas la mienne, de politique, ce n'est pas celle à laquelle je crois, mais c'en est quand même. Et par-dessus tout, le mutisme est un geste ultrapolitique, extrêmement éloquent. La société marchande et le libéralisme, les idéologies de la pensée unique et victorieuse ont leur politique ainsi que leurs politiciens qui œuvrent dans l'ombre et qui prennent chaque sphère de l'espace public laissée vacante. L'abandon du politique, le malaise que la chose politique crée chez les artistes, leur pudeur à s'y associer est en soi un geste politique. Ne pas agir, c'est accepter que d'autres agissent pour nous. Et ça, c'est politique. ACT, ça peut vouloir dire acte.

Je ne dis pas qu'on doit faire nécessairement de l'art dit « politique » ou « engagé », peu importe ce que ces termes veulent dire... L'art ne se doit que d'être libre et intègre, et encore, s'il se doit quelque chose. Je dis que nous, artistes, mais aussi intellectuels, philosophes et autres penseurs, avons laissé la place publique libre au libéralisme et à ses mercenaires. Je dis que nous avons abandonné. Et que demain m'inquiète à un degré insomniable.

On a beaucoup dit que l'art est important parce qu'il est l'âme d'un peuple et d'une société. Or, force est d'admettre que, quand je la regarde, ma société, j'ai l'impression qu'elle a vendu son âme au diable. Et si cette âme, c'est moi, l'artiste, alors c'est moi qui ai été vendu. Ai-je été vendu comme un esclave à qui l'on regarde les dents au marché des lois les plus violentes du profit et de la productivité, ou me suis-je moi-même vendu contre ces quinze minutes de célébrité ou simplement contre une petite enveloppe à la performance comme celle des cinéastes⁷ ? J'ai peur de répondre à cette question. Il serait facile de ne blâmer que le marché aux esclaves...

L'académisme et l'Académie elle-même de Yourcenar et de Hugo sont devenus ceux de Star Académie. Est-ce parce que j'ai laissé la place vide ? Si nous avons tant à revendiquer notre existence comme artistes, est-ce parce qu'on a tellement été silencieux que plus personne ne se souvient de nous ?

Nous avons notre rôle dans la débâcle du monde. Il faut repenser cette société nous-mêmes, parce que d'autres ont pris la place et la repensent pour nous. Il nous faut prendre notre place dans la cité et sur la place publique, remettre notre plume, notre parole, notre sensibilité et notre poésie au service de cette société. Écrire, chanter à tue-tête qu'on tue en notre nom, crier pour briser le silence, la solitude, peindre les rues multicolores parce que l'asphalte prend plus de place dans les élections que la pauvreté, filmer notre voisin qu'on ne connaît pas, et dire partout notre dégoût. Prendre les journaux en otage, oser dire aux partis politiques la honte qu'ils nous infligent, dénoncer l'obscurantisme médiatique, le *taste choice* entre Coke et Pepsi qu'est notre démocratie, le scandale du vide et l'absence de vie sur la place publique. Prendre la parole, pas pour demander à notre civilisation de nous entendre, mais pour revendiquer le civisme de cette civilisation. Ne pas prendre la parole pour revendiquer notre place, mais prendre notre place pour revendiquer notre parole. Ne pas parler d'art au monde, mais parler du monde avec art. Crier contre la déshumanisation, contre la consommation militaire, contre les sables mouvants et bitumineux où se vautrent le discours ambiant et la consommation culturelle de masse, écrire dans les journaux, descendre dans la rue parce que c'est là que sont les autres, briser la solitude et, qui sait, peut-être briser cette haine qui se développe contre les artistes dans les radios poubelles et sur les autres forums populistes, et peut-être, qui sait encore, en arriver à démontrer au monde que l'art est intéressant parce qu'il dit le malaise qu'il ressent.

Nous avons abandonné la place publique aux dents des ogres de la finance pour nous replier sur nous-mêmes, nous regarder le nombril et ne parler que de notre propre ventre. Nous qui avons l'immense chance de faire ce qui nous passionne,

7. Source : Jeremy Peter Allen, « Pour une cinématographie forte », <ledevoir.com>, 7 juillet 2006.

nous nous plaignons de notre pauvreté à des gens tout aussi pauvres, mais qui détestent leur journée. Oui, nous avons droit à la dignité, nous devons et nous devons nous battre pour elle. Mais que ce combat soit solidaire de la dignité des autres. S'il doit se faire sur la place publique, qu'il s'inscrive dans une lutte plus grande pour un monde meilleur, contre un capitalisme du désastre et une droite déchaînée par la mort de la gauche.

Et que le combat précis pour notre propre financement soit relégué à l'énorme outillage bureaucratiquement sclérosé de nos propres institutions et organismes comme le CQT, l'UDA, l'ACT... Nous avons nos propres agoras, nos tribunes, nos leviers vers les machines à sous, utilisons-les pour laver entre nous notre linge taché du sang de nos guerres civiles et du charbon de notre misère.



CI-DESSUS : Star Académie 2012. © Productions J.

Et à l'égard de nos organismes, disons-le-nous : le sous-financement est tellement réel que nous nous cannibalisons. L'endoctrinement est tellement profond qu'au nom des principes mêmes qui nous dévorent, le productivisme, la performance, la bureaucratie et la mégalomanie, nous nous entredéchirons, enfants de Cronos devant le gouffre des Titans. Or l'ennemi, ce n'est pas l'autre acronyme associatif. Associons-nous justement, et regardons dans la même direction.

Et disons-le haut et fort...

Fuck Wilfred LeBouthillier.

Fuck Tony Blair, bébé Bush et Harper.

La salle 73 de la Cour royale de justice devrait être pleine à craquer.

Et les dirigeants de BP devraient être incarcérés.

Nous sommes des générations de soumis. On accepte le discours ambiant, on accepte de ne parler que de monnaie sur la sphère publique comme si l'économie était une religion. L'économie est une religion, et on accepte de prier. La performance est une pathologie idéologique de société, on le sait, mais on accepte de courir. Arrêtons de demander la permission d'exister. On accepte de jouer le jeu et de produire

des spectacles comme on fait des souliers. Un par année. Produire... Faire des spectacles pour faire des spectacles, sans se demander ce qu'on a à dire... Produire... De peur de ne pas recevoir l'hostie bénie de la subvention, à genoux devant le prêtre, celui même qui se défait la braguette... Produire... Un autre spectacle... Un autre... Pourquoi déplacer les gens vers nos salles ? A-t-on quelque chose à dire à ces gens ? Ou nos spectacles ne sont-ils qu'une série de tableaux laminés, tous pareils, pour embellir l'hôtel bon marché où l'on se fait baiser ?

Où est le plan de société portée par l'art ? L'humanisme défendu à la criée ? Le droit à l'amour, à la justice, à la liberté, le droit à la lenteur, à l'inutile ? Qu'est-ce qui nous empêche de dormir la nuit ? Pourquoi prendre la parole ? Et pourquoi la prendre de la même manière que ceux qui l'ont fait avant nous ? Parler

de la famille avant que la crise identitaire soit une tautologie au Québec, c'était essentiel. Aujourd'hui, qu'est-ce qui nous broie ?

Est-ce qu'on va accepter de ne devenir qu'un folklore ethnique pour le *flash* des touristes et des membres affaires de nos CA ? Sommes-nous un bibelot pour le *politically correct* ? En Italie, à l'heure où l'on se parle, les bibliothèques seraient en train de se vider de certains auteurs jugés anti-Berlusconi⁸. L'index serait revenu en Occident. En Iran, on censure les metteurs en scène⁹, même s'ils ont étudié à l'École nationale de théâtre du Canada. Faire de l'art, c'est se battre.

Que le théâtre se relève et qu'il morde le cuir de la laisse qui fait de nous des chiens. Que les théâtres servent à autre chose qu'aux prises d'otages tchétones. Pour paraphraser Mani Soleymanlou, je le dis parce que je le peux : David Kelly a été assassiné.

Il y avait foule le jour de la pendaison. ■

8. Source : « Message de Roberto Ferrucci, écrivain italien : un vrai *Fahrenheit 451* en Italie », jeudi 20 janvier 2011, <facebook.com>.

9. Source : Philippe Couture, « L'affaire Vahid Rahbani. Le message d'appui de Mani Soleymanlou », <paratheatre.com>, janvier 2011.